

UNE PRESIDENTE, UNE REVOLUTION

Femme engagée pour les droits des femmes, tout comme son mari, elle plaide magnifiquement la cause des femmes. Elle est pour le droit à l'avortement. Elle dit : « Je crois que la vie commence à la conception » mais elle affirme que c'est aux femmes de choisir, pas au gouvernement.

Hillary est entourée d'une majorité de femmes.

En arrivant à la Maison Blanche, les Clinton décident de promulguer une loi sur les plus démunis : une subvention d'une durée de cinq ans, mais qui interdit aux émigrés de bénéficier de cette aide sociale. Cette loi est la pire erreur jamais commise par Bill Clinton.

Pour le droit de l'enfant, elle avait rencontré Christine Ockrent et Jacques Toubon. Aux États-Unis, pas de congé maternité, ni d'aides sociales. Elle dit : « Nous devrions valoriser les enfants à la

française. Trop de télévision ; trop de jeux, pas assez de sujets historiques etc. »

Pour les élections de 2016, on prévoit un vote massif des 18 à 35 ans. Le bruit court que les femmes ne voteront pas pour elle. L'avenir nous le dira.

Quelle sera la position de sa fille Chelsea ?

Si Hillary gagne, on la trouvera à ses côtés.

Si elle est battue, ce sera un signe que les Clinton ont fait leur temps.

Je crois que l'on peut dire que c'est une battante en tant que femme.

Je suis en admiration devant sa force de caractère, sa ténacité, sa volonté de gagner.

Ce sera avec Angela Merkel la seconde femme à être élue à la tête d'un grand pays

A LIRE

Pour prolonger La Gazette de Lurs.

- Hillary Clinton de A à Z – François Clémenceau – Editions du Rocher.

- Histoires de peintures – Daniel Arasse – Folio essais

- Pouvoirs et savoirs de l'écrit – Jack Goody – Éditions La dispute.

LES AMIS DE LA GAZETTE

- Pour nous donner votre sentiment sur cette Gazette. Pour proposer un article.

- Pour nous communiquer les adresses d'amis à qui l'envoyer.

- Pour recevoir La Gazette par internet en nous communiquant votre adresse courriel.

- Pour nous aider financièrement en adhérant à l'association de la Bibliothèque Richaudeau ou en faisant un don.

La Gazette de Lurs

Place du Château

04700 - LURS

gazettelurs@orange.fr

Rédacteur en chef : Jean Marie Krocze

Comité de rédaction :

Yvette Richaudeau

Jean-Marie Krocze

Dominique Grandpierre

06 30 81 92 73

LA GAZETTE DE LURS

de François Richaudeau

Août 2015

N° 36

SOMMAIRE

Édito : La culture : un antidote contre l'obscurantisme

Jean Marie Krocze

• p. 2 : Rentrée à la bibliothèque

• p.3 : Les passions du XX^e siècle se sont-elles effacées ?

Alain Bauer

• p.4, 5 : Noir et Blanc

Elisabeth Rohmer

• p.6 : Le jardin des créateurs

Bruno Dardelet

• p.7 : La déscolarisation de la lecture

Michel Pirio

• p. 8, 9 : Le vol du papangue

Alain Rettig

• p. 10, 11 : Petite histoire de l'art contemporain

Alain Le Métayer

• p. 12 : Au fil du temps

Anne Marie Laulan

• p. 13 : L'inconnu de la bibliothèque du Parais

Jacques Mény

• p. 14 : Maladdiction !

Dominique Grandpierre

• p. 15, 16 : Une présidente, une révolution

Yvette Richaudeau

Un antidote contre l'obscurantisme

Les articles de ce numéro mettent en valeur des déclinaisons de la culture de l'écrit qui se vivifie au contact de l'art. Cette culture peut s'enrichir de la fusion entre de nouvelles formes de créativité y compris numérique et la richesse du patrimoine constamment réactivée.

Passionné par la communication, amateur d'art, François Richaudeau était d'une extraordinaire générosité, non seulement parce qu'il partageait ses repas, ses livres, et ses connaissances intellectuelles mais surtout parce qu'il militait pour un accès à l'écrit pour tous, facilité par la formation, la médiation de maîtres engagés et la mise à disposition de supports de qualité.

Ainsi armés, les futurs citoyens pouvaient accéder à une certaine compréhension d'eux mêmes, développer leur curiosité intellectuelle et leur intelligence du monde. François Richaudeau s'intéressait à tous les domaines y compris aux religions, il a suivi son propre cheminement spirituel avec un esprit de tolérance et d'empathie pour toutes les formes de foi et de spiritualité. Une telle attitude découlait de son immense culture générale et d'un esprit critique aiguisé.

La culture peut devenir un antidote contre l'obscurantisme. Aussi convient-il de favoriser les actions culturelles du secteur associatif. La bibliothèque pédagogique compte de précieux alliés : Amis de Jean Giono, rencontres internationales de Lure, AFL, Lire, c'est partir... Les actions éducatives et culturelles de ces associations méritent d'être largement soutenues car elles visent à mettre à la portée de tous des richesses qui, sans elles, ne profiteraient qu'à une poignée de privilégiés.

Quand la lettre se fait image

La fin de l'été sera marquée par plusieurs événements : reprise des activités de prêts et d'accompagnement d'adultes dans le domaine de la langue, journées de présentation des nouvelles collections de livres pour enfants, exposition tout public sur la typographie traitant en partie de l'histoire de l'écriture, des alphabets, de l'évolution des techniques et de l'art de la création des caractères.

On pense généralement que la lettre, signe arbitraire, n'est pas en elle-même porteuse de signification. Pourtant, dans certaines circonstances, sur certains supports, par son dessin ou sa mise en page, elle peut connoter des significations autres ou plus globales que celles du mot ou de la phrase qu'elle participe à construire.

C'est ce que souhaite montrer notre exposition, « Quand la lettre se fait image » conçue à partir de la remarquable collection d'affiches originales, rassemblée par François Richaudeau.

Cette collection a été léguée à la Bibliothèque pédagogique. Celle-ci est donc le producteur de cette exposition, avec l'aide du Service de Développement Culturel de Durance Lubéron Verdon Agglomération. Elle sera notamment visible dans le cadre des correspondances de Manosque. Pour réaliser cette exposition, une aide importante a été apportée par la Communauté de communes Pays de Forcalquier montagne de Lure, la DLVA et la BDP des Alpes de Haute Provence.

Médiathèque d'Herbès Manosque. Du 15 Septembre au 3 Octobre. Entrée libre, aux heures d'ouverture. Visites et animations en collaboration avec le personnel des médiathèques de la DLVA.

Nouveautés avec Lire, c'est partir

Dès le 4 septembre, les livres de la sélection 2015-2016 seront disponibles à la bibliothèque qui est l'un des dépôts départementaux de l'association. Le prix modique (0,80 €) devrait permettre d'atteindre de nombreux enfants et adolescents dans les classes et les familles. Les enseignants et les parents d'élèves seront invités à cette vente. L'association éditrice fournit, depuis plusieurs années, des efforts pour proposer des livres adaptés aux centres d'intérêt des jeunes lecteurs. À côté des valeurs sûres et des classiques régulièrement réimprimés figurent des policiers, des contes, des CD, des romans qui reflètent les préoccupations des enfants d'aujourd'hui. En classe, les élèves peuvent tous disposer d'au moins un livre, toutes les formes de lecture sont possibles : confidentielles, croisées en groupes, suivies collectives ou non, sous forme de cercles de lecteur, en réseau...

La liste est disponible sur notre blog : <http://biblipeda.eklablog.fr/>

Dons de documents :

Après le don de **Peter Knapp** (ouvrages et revues sur l'histoire de l'écriture, la calligraphie, le design, la typographie, l'affiche, l'image...), le fonds de la bibliothèque s'est enrichi de documents de valeur : ouvrages de typographie édités par **Perrousseau** et d'affiches qu'il a réalisées ou collectionnées. Des liens se tissent entre toutes ces archives qui permettent de mieux appréhender les questions liées à la culture du livre, à la communication et aux arts graphiques. La trace laissée par les grandes figures des rencontres de Lure peut ainsi s'y lire dans sa cohérence et son histoire.

Sur la couverture, l'auteur du livre François Clémenceau nous indique : HILLARY CLINTON de A à Z « UNE PRESIDENTE, UNE REVOLUTION »

En lisant ce livre, on rencontre une femme qui a une seule idée en tête : Être Présidente des États Unis.

Tout est possible, puisque dans ce pays, le président est un homme de couleur ! Lorsqu'on regarde sa photo en couverture, on voit une femme très souriante avec un menton qui indique sa volonté de dominer.

Je pense que si son mari a été à la tête de l'état américain, c'est certainement grâce à sa femme. Elle a réussi à tous les échelons, femme de Bill Clinton, puis secrétaire d'état d'Obama.

Ce livre permet de connaître ce qu'elle est vraiment mais aussi certains aspects méconnus de sa personnalité. L'auteur, qui a vécu longtemps aux États Unis, nous offre une étude très complète sur Hillary Clinton.

Hillary sait s'entourer. Elle a le sens inné des relations avec les autres, son premier mentor Paul Alinsky l'a beaucoup marquée. Il pensait pouvoir changer la société américaine.

Financièrement les Clinton sont au bord du gouffre, elle n'aime pas l'argent pour l'argent, mais c'est un moyen – le tremplin – pour arriver au but qu'elle s'est fixé. C'est réellement une lutteuse. Dès l'adolescence, elle est passionnée par le droit civique.

Hillary Clinton est née dans une famille aisée. Protestante méthodiste (dans la religion protestante issue de la Réforme il y a beaucoup de sortes de cultes : baptistes, huguenots, luthériens etc.). Avec un père très dur qui élève ses enfants avec rigueur. Sa place : elle doit être la première. Elle sait se défendre, tire à la carabine, elle est toujours poussée en

avant. Tenir tête à son père en a fait une bagarreuse.

Pionnière en politique, lors de l'intervention russe en Crimée, elle compare Poutine à Hitler. Elle refuse alors de s'excuser car ce dérapage a aussi pour but de provoquer ses amis. En effet, elle souhaite « remettre à zéro » les relations avec Moscou.

Éléonore Roosevelt et Jacqueline Kennedy sont ses modèles. Elle exerce une énorme influence politique à la Maison Blanche, cependant sa réforme de santé échoue. Comment a-t-elle pu avec Obama mettre fin à deux ans de guerre, en Irak et en Afghanistan ?

Après la chute de Ben Laden, ils doivent faire face à un nouveau défi : la montée de la Chine.

Est-elle assez puissante pour diriger son pays ? On sait que les femmes de chefs d'états ont souvent œuvré dans l'ombre. Chaque jour ils sont épiés. Chaque erreur ou scandale les éclabousse (telle l'affaire Lewinsky).

L'avenir est-il aux first ladies ? Même la femme du président Obama – qui le nie – a joué un rôle très important en tant que conseillère de son mari. On sait que Bill Clinton est très attiré par les femmes, mais Hillary est une lutteuse, elle savait sans doute en l'épousant à quoi s'attendre. Elle a aussi sur la conscience le suicide de Vince Foster. Il semble qu'il existe un complot en permanence et un climat de haine.

Son amie intime Kirsten Gillibrand souhaite entrer à la Maison Blanche.

Les Clinton vivent au-dessus de leurs moyens et sont souvent criblés de dettes. 25 millions de dollars que prend en charge le camp Obama.

Silence (épenthèse). « T'es pas inspiré, hein ? » Je soupire. Je ferme les yeux. J'oublie que je pense, je *pense* et j'oublie (chiasme). Mais ma conscience est là, elle me *raille*, me *tiraille*, me *tenaille* (homéotéleute), se joue de moi, complot avec mon inconscient. Quelques fragments de *mon* imagination me permettent seulement de *me* faire examiner quelques possibilités, alors qu'il en existe des milliers, des millions peut-être (allitération). Pourtant, là, je *vais*, je *viens*, je *cours*, je me *perds*, rien (épitrochisme). Peut-être que l'inspiration se trouve juste devant moi, autour de moi, là, tout près, si *porche* (anagramme) que je pourrais la toucher, l'attraper, en saisir un morceau au *moinsse* (paragoge), pour me lancer ? Plus je cherche, plus ces quelques mots me semblent perdre leur sens, et ... (aposiopèse). Serais-je atteint d'une *maladdiction* (mot pantalon) ?

Au secours ! Mon ordinateur, *toujours* aussi sourd, me présente une page *toujours* aussi blanche (hypozéux). Rien ne s'est inscrit, pas de miracle, je plonge mon *grader* (anagramme) dans ce blanc intense, lumineux, qui me rappelle la neige éclatante, en pleine journée, que les tendres rayons du soleil font scintiller *comme du diamant* (cliché ou image qui a réussi). Puis une vision incongrue : l'image du fromage blanc *de la laitière dont* je me régale (janotisme) à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit.

Page blanche de mon ordinateur, *page blanche* (antanaclase) ce bon vieux syndrome que je ne pensais ne jamais revoir m'a rattrapé. *De moi se joue* (anastrophe). *Ou de lui qui me joue est-ce moi..?* (anastrophe).

Tout le monde connaît le syndrome de la page blanche qui s'abat sur toute personne qui a pour *métier*, *passion*, *hobby*, *perversion*, *aliénation*, *obligation*

(énumération), l'écriture. Et quand je dis "*s'abat*" je ne parle bien entendu pas de danse de *sabbat* (paronomase) mais bien de la fulgurance et de l'aléa qui caractérisent le mal. *Punition du tout puissant ou omission d'invocation au saint patron François ou, à coup sûr, un mauvais tour d'un djinn* (lipogramme) ? Oui forcément, ce n'est pas possible autrement, il y a bien un être évanescent qui s'amuse à torturer le *pov'* (*apocope*) cerveau des gens de la plume. Je l'imagine se baladant avec une *seringue à idées* et une *outre pleine de pensées* (hypallages). Idées qu'il dérobe aux gens et qu'il transvase et qu'il mélange et qu'il réinjecte (polysyndète) dans d'autres sujets d'expérimentation avec un malin plaisir.

Page blanche, son jeu favori. *Page blanche*, sa leucosélophobie. *Page blanche*, ma hantise (épanaphore).

Soudain mes doigts tapent sur les touches, *disons* (*plutôt*) machinalement, (épanorthose) sans que j'aie besoin de regarder. Dans ma tête défilent les idées. Les idées sont couchées sur *des lignes noires*. *Des lignes noires* (anadiplotes) mais *pâles* (oxymore) représentations de ce que je voudrais exprimer, mais qu'*implorte* (épenthèse) ma page blanche n'est plus blanche.

Dominique Grandpierre

Être né au XX^e siècle. Était-ce une chance pour des passionnés d'écriture, de lecture, de calligraphie et de typographie ?

Je le crois... Nous aurons vécu l'extraordinaire parcours technologique jalonné de révolutions techniques : après le plomb des années 50, la photocomposition, la micro-informatique, la planète « web », et les supports numériques. Mais ces évolutions sont affaires de passions, dans l'ambition de prendre part à la diffusion du savoir, dans ce goût du signe, dans l'obsession de participer à l'esthétique de l'écriture, enfin dans la recherche d'universalité des formes scripturales. Qui dit passion sous-entend émotion, celle qui naît du souffle vivant pour aller vers l'expression, par notre œil, reflet de l'âme.

Dans cet état d'esprit, des personnalités nous auront donné l'enthousiasme, et leur aura, leur charisme, et leur puissance de conviction nous auront guidés.

Récemment, trois personnages remarquables nous ont laissés à notre solitude, renvoyant les plus anciens d'entre nous à leur responsabilité de mémoire.

D'abord **Jean Larcher**, parti en janvier 2015. Ce personnage imposant, solaire, cheveux longs et tâche rebelle, quasiment autodidacte, croisé au hasard de rencontres lursiennes dans les années 70-80, fut un des acteurs du renouveau calligraphique en France. Certains d'entre nous cherchaient désespérément des références en calligraphie, et découvrirent, avec lui, le « revival américain ».

Larcher nous montra des créations de style "west coast" californien, avec brio et enthousiasme, dans cette jouissance du trait calligraphique libéré des standards typographiques. On le chahutait un peu dans son admiration pour l'oncle Sam. Mais il revendiquait pourtant une attitude antisystème dans cette profession de foi : "calligraphier, c'est résister".

À la même époque, le Scriptorium de Toulouse avait été créé par Vernet et Arin, et de grands calligraphes s'y révélaient, comme Boltana ou Médiavilla. La confrontation fut riche et formatrice pour nous.

Et Larcher participa à l'action d'associations de calligraphie, en plein essor dans les années 90. Il fut le premier à les soutenir, comme Ductus ou Scripsit... et continua ses animations jusqu'en 2014, un peu partout dans le monde.

Ensuite, mais est-on digne de prononcer son nom, à l'instar d'un Dieu ?

Hermann Zapf nous a quittés !

Comment le définir ? « Le » typographe du XX^e siècle ? un prince du trait d'écriture ? une lumière ? un maître ? un mentor ? tout cela sans doute...

Zapf, toujours tiré à quatre épingles dans son costume sobre, c'était l'érudition, la virtuosité, la pertinence, la subtilité du dessin, la précision d'un tailleur de diamant, et malgré sa rigueur toute germanique, un grand humaniste habité de culture latine... Tous les calligraphes et typographes sont orphelins... son héritage nous reste dans les caractères Optima, Palatino, Zapf Chancery, Zapfino, etc. Pour les curieux qui ne connaîtraient pas ses travaux, à découvrir : le "*Manuale Typographicum*" autrefois édité par Typogabor (www.typogabor.com/manuale-hermann-zapf/).

Enfin **Richard Southall**, anglais, dessinateur de caractères.

Ce grand professionnel qui nous a quittés était en phase avec les évolutions techniques de conception de caractères. Après avoir travaillé pour la photocomposition, il fut considéré comme un des plus compétents en typographie numérique (cf. l'ouvrage "*Printer's Type in the Twentieth Century, Manufacturing and Design Methods*"). Peut-être plus discret que les personnages pré-cités, il aura représenté la transition entre compétence artistique et maîtrise technologique.

Ces trois grands personnages ont illustré trois motifs de passion de la typographie : l'âme de la calligraphie, la qualité du signe, l'expertise technique.

Souhaitons que les nouveaux supports de typographie soient toujours surveillés par la compétence de grands passionnés, soucieux de pérenniser le rôle de la lecture, dans une tradition graphique qui s'enrichira des talents professionnels en devenir...

... pour que continuent de vivre les passions graphiques au XXI^e siècle !

Alain Bauer

Ce trait que je trace découpe le monde visuel, fixe mon regard et le vôtre, crée deux espaces qui s'opposent à partir de la maîtrise de la page blanche. Si ce trait se ferme, ces deux espaces se valorisent en un « dedans » et un « dehors », un Oui et un Non, un Pour et un Contre, et cela ne pose aucun doute pour moi, aucune hésitation sur ce qui est dedans et ce qui est dehors dans l'univers restreint de la page.

Et ceci est évident, intuitif, sans nul doute possible, même si quelques artistes de la subtilité trouvent leur raison d'être, et leur plaisir, à m'induire dans la confusion par des entrelacs qui sont un jeu de leur esprit dans lequel ils m'entraînent et où mes idées du dedans et du dehors, si simples, si évidentes, si sûres, sont déçues quand mon œil va au bout de la ligne et se retrouve, de dedans, dehors. L'artiste maniériste qui m'a induit dans ce tracé de jeu, m'y procure un agacement, une hésitation dans cette subversion du monde de la forme : ceci est son malin plaisir, et c'est aussi celui qui me fait prisonnier de sa volonté. Mais ceci n'est que l'exception qui démontre la règle : celle de la clarté du trait, celle de la fermeture du contour, celle du jeu entre le dedans et le dehors. La ligne découpe le Monde d'autant plus qu'elle est plus noire sur un papier plus blanc. Par la vertu du contraste, elle impose le manichéisme du noir et blanc à la création des formes. Dans l'univers graphique, l'équivalent de la formule que Leibniz appliquait à l'arithmétique : « Un suffit à tirer l'univers du néant », est le noir sur blanc, c'est la dichotomie du jeu du Oui ou Non conçu comme atome de construction de toute réalité conçue par la pensée de l'homme. Et certes, le trait est artificiel, il est ma représentation du monde, mon emprise sur le monde. Emprise/Empire; il est dans mon pouvoir

d'artificialiser la nature et de construire la géométrie. L'homme propose le trait et l'impose par sa dichotomie simplificatrice, et le noir et blanc est l'étape la plus vigoureuse de la prise en charge du monde visuel par l'artiste. Créer, c'est imposer un ordre au monde, une hiérarchie du oui et du non par une Gestalt qui n'était pas déjà, avec l'intention de prendre en charge le « pour » et de refuser le « contre », d'accepter la forme et de rejeter le fond. La prégnance du trait et de la surface noire sur l'espace blanc, participent du manichéisme créateur. L'homme ne crée qu'en simplifiant, qu'en posant l'opposition, qu'en s'éloignant agressivement des compromis et des transitions. C'est le trait de la plume feutre, le pinceau du calligraphe japonais, le caractère du typographe, le burin du graveur, qui créent la netteté de la pensée, et supposent la volonté de comprendre dans l'espace.

Tout l'art graphique repose sur le fait que l'artiste peut faire surgir toute forme ou toute valeur imaginable, de l'assemblage de traits noirs sur un support blanc. Il se lie à la force créatrice, à la volonté de marquer le contour, et hérite de la genèse même de l'image. Certes, il a fallu précisément le cliché tramé pour donner à cette démonstration la plénitude de l'évidence, et c'est au moment de la destruction du trait, de la victoire de la demi-teinte et du gris à partir de la trame et de l'offset, que les voluptueux de l'image ont senti le plus nettement le regret du trait, et saisi le principe d'une « créativité en Noir et Blanc ». Toute forme n'est jamais que la création d'un certain nombre de tâches noires sur un papier blanc en un certain ordre assemblées. Mais cette affirmation structuraliste - pratique autrefois journalière du cliché de photographes qui l'ignoraient - apparaît déjà à certains comme une dégénérescence du trait. .../...

Jean Giono, qui tenait les pages de Montaigne sur sa « librairie » pour ce qui avait été « écrit de plus beau sur la paix et le bonheur », écrivait à ses parents alors qu'il se trouvait dans sa cagna sur le front de l'Aisne en octobre 1917 : « Naturellement, à la tête de mon lit, sont les inévitables livres sans lesquels je n'existe pas ». La vie de Giono, comme celle de tout écrivain, fut d'abord celle d'un lecteur : « un Gargantua de lecture », comme l'écrivit de lui son ami romancier Henri Pollès. Un lecteur autodidacte, éclectique, érudit et souvent inattendu dans ses choix. À Pollès, qui recherchait pour lui éditions rares et anciennes, Giono écrit en marge d'une liste de titres, dont il souhaite faire l'acquisition : « Peu à peu, par mes désirs, vous verrez quel personnage inconnu je peux être ». L'œuvre de Giono s'est édifiée sur un socle de lectures, dont les piliers sont connus : Homère, Eschyle, Virgile, Cervantès, Machiavel, Stendhal, Hugo, Dostoïevski, Whitman ou Faulkner, sans oublier Proust et Claudel. Mais « l'inconnu » de la bibliothèque du Paraïs rassembla aussi des séries complètes de récits de navigation de Dumont d'Urville à Cook ; des dizaines d'ouvrages sur la conquête du Pérou et de la Nouvelle-Espagne, l'ancien Mexique et la civilisation aztèque. Il a réuni pendant un demi-siècle près de trois cents ouvrages sur le Japon, la Chine, le Tibet, l'Inde, constituant une bibliothèque orientaliste de premier ordre. Sa correspondance nous le montre en quête des *Œuvres* d'Ammien Marcellin, du *Théâtre de Hirotsvitha religieuse allemande du X^e siècle* ou de multiples éditions de Nostradamus, « le plus grand poète de la Basse-Provence (et peut-être même de la Haute) ». Autres ouvrages avidement recherchés, qui nourriront les « documents imaginaires » composés au cours des années soixante, dont *L'Iris de*

Suse, son ultime roman : les quatre volumes de *Copies de la procédure instruite contre les prévenus de brigandage comme auteurs ou complices*, publiés à Draguignan chez Fabre en l'an 12. Ce ne sont là que quelques exemples révélateurs de l'ampleur et de la diversité de la palette de lecture d'un écrivain qui se défend de toute bibliophilie. Peu importe l'état des reliures. À la manière de Voltaire, Giono a voulu une bibliothèque utile, avant tout « riche de contenu », sur laquelle pouvait rebondir sa propre écriture. Les marques de lectures et les commentaires emplissent les marges, des ébauches de plan et des phrases brouillonées courent sur les pages de garde. Rares sont les bibliothèques d'écrivain à ne pas avoir été dispersées et plus rares encore celles qui ont été intégralement maintenues entre les murs de la maison où a vécu l'auteur dont elles ont accompagné la création. Celle de Giono est d'un apport inestimable pour la recherche sur l'œuvre de l'un des plus grands écrivains de notre temps, mais elle est aussi un précieux outil de médiation pour faire connaître « l'homme et l'œuvre » aux visiteurs du Paraïs. C'est de cette bibliothèque, riche de 7000 volumes, que l'association des Amis de Jean Giono a voulu faire l'acquisition en lançant une souscription nationale sous l'égide la Fondation du patrimoine, dans le but de sauvegarder et de conserver sur place un patrimoine littéraire exceptionnel et de le transmettre aux futures générations de lecteurs et d'admirateurs de celui qui écrivait, en 1953, dans *Arcadie ! Arcadie !* : « L'olivette représente ce que représente une bibliothèque où l'on va pour oublier la vie ou la mieux connaître ».

Jacques Mény

Président des Amis de Jean Giono

www.fondation-patrimoine.org/don-giono

J'ai rencontré François Richaudeau à l'occasion des rencontres de Lure, amenée par un membre actif des Gens d'images. Universitaire, un peu dépaycée, je me souviens m'être assise en bas des marches du Bureau, et avoir entendu François Richaudeau m'interpeller courtoisement d'en haut puis se mettre à mon niveau et, rapidement, proposer de rejoindre son groupe de réflexion. Ce fut « le coup de bleu ».

Les réflexions fusaient lors des remarquables Comités de rédaction de la célèbre revue *Communication et Langages*, beaucoup plus ouverte en ces temps-là. Certes l'ordre du jour était respecté, mais au cours du déjeuner qui suivait, apostrophes, provocations intellectuelles, interrogations futurologiques fusaient. Pour un chercheur, le contact avec les professionnels de l'édition, confrontés aux lois du marché, apportait une dimension précieuse.

Déjà, avec fougue, François Richaudeau s'interrogeait sur l'avenir de l'édition, sur le livre de poche, sur la diffusion en librairie ou par correspondance. Par une sorte de prescience, il a donc anticipé sur le foudroyant succès de la formule Amazon. Il aimait l'objet livre, que l'on feuillète dans tous les sens (d'où son idée des onglets pour ne pas imposer un ordre de lecture et laisser le lecteur butiner selon son appétit... lors de des gros ouvrages de la série Communication) ; il savait l'importance du travail d'appropriation, d'annotation ; même s'il n'a pas, à ma connaissance, utilisé le terme, il sentait que la lecture exige de l'interactivité, que selon le mot de Proust « tout lecteur est lecteur de soi-même ». En avance de près de quarante ans sur son époque ; il a esquissé les méthodes contemporaines, développées entre autres à la BNF d'enrichissement des textes classiques par des ajouts historiques, géographiques, sociologiques qui par voie d'internet, viennent « enrichir » et tout-ensemble compléter mais aussi ouvrir l'esprit du lecteur. Interactivité 'numérique' actuellement mais déjà existante au plan cognitif et expérimentée pour ne pas dire inventée par les méthodes de lecture et les innovations éditoriales de cet infatigable novateur.

Dans un tout autre domaine les réflexions et les pratiques professionnelles ont enrichi mes propres recherches sur la médiation ; objet de ma thèse de Doctorat d'Etat en Sorbonne. Croisant mes résultats obtenus par enquêtes avec les théories en vigueur à la fin des *sixties*, je constatais la « libre pensée » de François à l'égard des anathèmes de l'Ecole de Francfort dénonçant l'aliénation de masse et donc la passivité des récepteurs des media mais aussi exprimant des réserves à l'encontre des théories nord-américaines de l'époque, utilisées dans les milieux publicitaires, sur les méthodes d'influence et de persuasion pour ne pas dire de manipulation de l'opinion. Je lui dois l'idée d'un schéma qui fait encore l'objet de références, (publié dans *la Résistance aux systèmes d'information*) On y voit ce que Edgar Morin, bien plus tard, a développé sous le terme de « pensée complexe » : A savoir que la décision, l'engagement, le choix **du sujet récepteur** résulte d'un jeu de pressions diverses, souvent antagonistes ; plusieurs médiations s'exercent, avec une résultante aléatoire indéterminable ; la position du médiateur (médecin, homme politique, journaliste) est toujours inconfortable, sur la ligne de crête de la vague de la communication. La pensée d'Abraham Moles sensible à ces jeux de forces inscrites aussi dans la temporalité (La spirale « socio dynamique de la culture ») n'est pas étrangère à la démarche intellectuelle de François Richaudeau, ils préfigurent, là encore, la vision post structuraliste de la communication comme parcours ; avec des étapes, des impasses, finalement inspirée de la pensée chinoise : un comble pour ces deux penseurs, tous deux ingénieurs de formation.

Pour conclure, c'est sous le signe de Bachelard que je placerais la démarche intellectuelle de notre ami : le nouvel esprit scientifique se nourrit bien d'expériences concrètes, pratique l'induction, ne se sert des théories que comme point d'appui transitoire. Que la pensée demeure libre. Au fil de l'eau, au fil du temps, au fil de l'Histoire ..

Anne Marie Laulan

.../...la limite, la gravure de l'artiste se fera gloire de ressembler à une photographie comme toutes ces images d'une époque où la photographie n'existait pas et où l'on chargeait des graveurs, des artistes du noir et blanc, de reproduire par la finesse de leurs traits, les valeurs mêmes que la lumière avait posées sur une photographie originale. Désormais, dans un curieux retour aux sources, nous recherchons ces images dont la finesse de gravure nous comble par rapport à la banalité photographique. L'offset, avec sa trame obligatoire qui tramait même le blanc pour en faire un gris pâle, était la tristesse du trait. Certes, le lecteur n'y voyait guère la subtilité, et ce ne fut que quand offset et typographie s'opposaient au fil des pages, qu'il en ressentait vaguement le contraste.

Cette dominance du trait se retrouve dans toutes les cultures et à toutes les époques : c'est l'estampe chinoise ou la miniature persane, l'écriture coufique ou les typographies hébraïques, le calligramme japonais, tous dominent la page ou l'espace visuel, et font de la couleur leur très modeste serviteur. Il y a bien une créativité en noir et blanc, du trait et du contour. Elle est indépendante de l'art pictural, de la sensualité colorée, et son expression souvent raffinée, constitue une valeur irréductible.

Elisabeth Rohmer

(D'après un inédit d'Abraham Moles)

Ce que je pense

François Richaudeau

Dans les années 80, dans le RER, le train, l'avion ... François Richaudeau rédigeait, chaque matin, deux ou trois notes. Ces notes ont fait l'objet d'un petit livre paru en 1987 aux éditions Retz. Voici une de ses notes.

Renaissance

Je collectionne les vieux livres.

Les plus émouvants, les plus beaux, les plus fonctionnels sont ceux de la Renaissance.

Hélas – très vite – aux imprimeurs humanistes vont succéder des artisans boutiquiers ; aux typographes inspirés des besogneux de la casse ; à l'invention typographique la règle typographique.

Mais nous vivons maintenant une nouvelle Renaissance ; en particulier dans l'imprimerie : avec la photocomposition, l'informatique, le laser etc.

Ce n'était pas le vrai nom. Mais c'est celui qui reste dans ma mémoire. Ce temps finalement d'un mercredi après-midi où tous les participants des Rencontres étaient conviés à se rendre sur cette place au cœur du village, à l'ombre des parasols.

On y croisait la fine fleur des créateurs de la lettre et du graphisme. Les "maîtres". Ces noms qui inspiraient le respect et qui parfois, remplis de leur aura, se laissaient volontiers aller à pontifier quelque peu en donnant des conseils, ou pire, des avis. Et les plus jeunes, pétrifiés devant les oracles, buvaient – à la source de cette culture qui les séduisaient – les précieux conseils qui allaient leur permettre d'évoluer et de revoir, sur rendez-vous dans leurs ateliers parisiens, ces noms qu'il était toujours bon de mettre sur un CV...

Il y avait bien sûr Le Chancelier fondateur, Maximilien Vox, et ses acolytes du départ, Jean Giono le maître du verbe, Jean Garcia créateur pertinent de caractère, Roger Excoffon sans doute le plus époustoufflant et le plus créatif du moment, suivis de Gérard Blanchard et sa culture florissante et foisonnante qui ouvrit Lurs à la culture graphique multimodale, Justin Grégoire et ses papiers découpés d'instituteur, et quelques autres dont les noms reviennent François Grisotte, Roger Druet, Dominique Monod, et les derniers, François Porchez et Raphaël Bastide qui apportaient leur technique dans la fracture de l'ère PAO des livres numériques, en invitant les fondateurs à relever le défi.

Au milieu d'eux, Yves Perrousseaux, presque le plus jeune et plus que leurs élèves, concoctaient ces ouvrages exceptionnels qui sellaient le mariage de la

technique et de la pratique à l'aube d'une nouvelle ère de l'écrit.

"Par le verbe incarné, par l'Alpha et par l'Oméga, par la montagne de Lure, je fais vœux de mépriser le lucre, de renoncer à la gloriole, et de servir l'esprit". Ils le connaissaient tous – ou presque tous... – ce "serment de Lurs" que Vox prononça en 1953, et qui plane encore, peu ou prou, sur le village de la montagne où s'exprime tant de générosité d'âme.

Et ils le découvraient, ou le redécouvraient, ces jeunes artistes qui humblement et un peu inquiets étalaient sous les parasols leurs ouvrages, leurs créations, leurs recherches. Certains depuis plusieurs années, offrant l'évolution de leurs talents, certains tout nouveaux... Et l'on se laissait bercer par la joie de la création des Michel Olyff, Ray Daboll, Walter Brudi, Albert Kapr, Oldrich Menhart, Thierry Gouttenègre (qui impulsa cet étonnant "chemin des écritures" qui raconte et témoigne...) et des nouveaux comme Etienne Caudel, Matthieu Cannavo, Carl Rohrs, Sacha Goerg, Sandrine Nugue, et encore Jim Ingold et son "livre des surfaces" ou Jérôme Sallerin avec son "corps écrit". Bienvenus dans ce monde des arts et de l'esprit qu'ils prolongent, en cours d'année, dans les "Puces Typo" qui marquent des étapes.

Qu'ils inscrivent, sans tarder, leurs noms au générique du graphisme où les ont précédés leurs glorieux prédécesseurs. Ils trouveront leur place dans notre quotidien avant de rejoindre, entre le thym et les romarins, l'esprit créatif du Panthéon des arts que pourrait être, au bout de la promenade des évêques, cette Notre-Dame de Vie qui veille déjà, depuis plus de soixante ans, sur tant des nôtres qui un jour ont trouvé leur bonheur dans le jardin des créateurs.

Bruno Dardelet

.../... critiques, commissaires d'expos, conservateurs de musées etc..., discours qui va de la tautologie (l'œuvre est ce qu'elle est) au questionnement en abîme (question sur la question sur la question...) .

L'Art Contemporain est donc un art que l'on *regarde* mais que l'on ne *voit* pas, dont on ne peut donc saisir le sens profond, puisque, à sa base, il n'y a que le discours. A la jouissance de la beauté, incarnation du sens, se substitue le questionnement, le malaise et la frustration. Cela dit, qu'on ne s'y trompe pas ; on peut être un artiste contemporain, et il en existe de fort intéressants, sans subir

imposé par le petit monde bavard de l' Art Contemporain et profiter à plein de la totale liberté qu'a léguée Marcel Duchamp à la postérité artistique. Et, au lieu de le bégayer dans de pseudo-provocations, parcourir les multiples chemins que son geste iconoclaste a finalement ouverts, peut-être, presque malgré lui.

Alain Le Métayer.

j(1) n « Histoires de peintures » Folio essais. Pages 59 et sqs.

(2), voir à ce sujet le livre écrit par le peintre Patrice Giorda : « Conversation sacrée » (Coed. L'Atelier contemporain et François-Marie Deyrolle. 2015).

Ce que je pense de
François Richaudeau

Et voici la deuxième ...

Codex

La plus grande révolution, dans l'histoire de la chose écrite n'a pas été l'invention de l'imprimerie par Gutenberg, il y a 5 siècles. Celui-ci n'a fait qu'œuvre de faussaire – génial – imitant par des moyens mécaniques les textes manuscrits, et baissant ainsi considérablement leurs coûts.

La mutation date de plus loin ; un peu moins de deux millénaires : quand le *volumen* ce rouleau : support antique de l'écrit, a été remplacé par le *codex* : un empilage de feuillets ; entre eux structure du livre actuel. Passage du déroulage au feuilletage.

Passage d'une lecture continue – asservie – à une lecture d'exploration – libre.

Passage d'une pensée d'essence orale – linéaire – à une pensée visuelle – multidimensionnelle.

Attention : l'écran ou le listing de l'informatique sont des versions modernes du *volumen* antique.

PETITE HISTOIRE ...

L'art contemporain peut être défini comme l'aboutissement (provisoire?), et peut être la sortie d'un chemin d'où le promeneur voit peu à peu se défaire, se déconstruire une représentation du monde réglé par l'invention de la perspective. Cette invention, comme nous le raconte brillamment Daniel Arasse (1) fut politique : Un prince florentin décida de représenter symboliquement son pouvoir, en abandonnant l'art gothique international où les personnages, en majesté, se détachaient sur un fond doré pour la promotion d'un art plus austère où les figures, qu'elles soient religieuses ou laïques, évoluent dans le cadre d'une place publique, lieu de la « *res publica* » délimitée par des architectures avec lignes de fuite. Cette nouvelle façon de représenter le monde était le geste inaugural d'un humanisme, qui trouva son achèvement, à travers toutes les vicissitudes de l'histoire à la fin du XVIII^e siècle avec la Révolution Française et la mise en place progressive de la République comme concrétisation (sans doute imparfaite) des « idéaux de la raison » chers à Emmanuel Kant. Si la vie politique, du moins en Occident, continue de se dérouler apparemment, dans ce cadre, il n'en va pas de même pour l'expression artistique.

Ce cadre de la représentation plastique qu'est la perspective uni-focale, commence, avec l'Impressionnisme, à se dissoudre dans la lumière, qui devient, en quelque sorte, le personnage principal du tableau. Le Cubisme, quant à lui, surtout dans sa période analytique, déconstruit la perspective uni-focale en tournant autour de l'objet, en l'examinant, comme le ferait un scientifique, sous toutes les coutures et, en incluant le collage et la typographie qui sont des à-plats sans perspective. Le surréalisme crée, lui, un espace intérieur de type aqueux, à ou dé-centré comme le sujet lui-même dans la théorie psychanalytique.

Mais dans ces différentes tentatives pour sortir du paradigme perspectiviste, on néglige souvent l'apport des Nabis (terme hébreux signifiant « prophète »), qui furent autrement révolutionnaires. Maurice Denis, qui fut leur chef de file, écrit : « Se rappeler qu'un tableau, avant d'être un cheval de bataille, une femme nue ou une quelconque anecdote est, essentiellement, une surface plane recouverte de couleurs en un certain ordre assemblées » Une telle définition, énoncée, qui plus est par un catholique versé dans un certain mysticisme, tend à faire du tableau une sorte d'icône ou la représentation, par définition impossible du divin, est remplacé par la création d'un espace à deux dimensions ou la figure, loin de s'en détacher, est dans une sorte d'équivalence avec le fond. Il y a donc, chez les Nabis, une nostalgie du Moyen Âge et de la pré-Renaissance, qui tourne autour de la représentation du non-représentable.

Mais, ici encore, on reste au niveau de la représentation. Un pas de plus est franchi par Marcel Duchamp, qui nous fait passer de l'Art moderne à l'Art Contemporain. Quand cet artiste, qui fut Dadaïste, dit, de façon provocante, « non à l'Art rétinien ! » il nie ce qui, jusque là faisait l'essence même des arts plastiques, à savoir la beauté en tant que *visibilité* du sens, qu'incarnation du sens (2). Dans le même temps il condamne la possibilité même de la représentation et propose que l'œuvre n'existe que par sa présentation, que par sa pure présence et non comme représentation d'une réalité concrète ou idéelle extérieure à elle-même. Il va s'avérer très vite que cette pure présence va être incapable d'exercer, chez le regardeur, autre chose qu'une sidération. L'œuvre a alors besoin d'être supportée par un discours extérieur, produit par le personnel du monde de l'Art Contemporain, .../...

LA DESCOLARISATION DE LA LECTURE

L'AFL soutient depuis longtemps que la lecture aussi est une forme de langage, c'est-à-dire qu'au-delà du plaisir de lire ou de la nécessité de s'informer, l'acte de lire permet la compréhension du monde. Les méthodes d'alphabétisation sont réinventées régulièrement par l'université, cependant les résultats restent très moyens. C'est-à-dire que les élèves, dans leur grande majorité, atteignent les compétences de base quand il faudrait accéder aux compétences remarquables. Cela apparaît simplement dans les tests nationaux du ministère ou avec l'exemple des résultats PISA.

D'après cette enquête 90% d'une génération d'élèves n'utilise pas l'écrit pour penser. « *On enseigne à écrire le "français" aux jeunes gens mais on ne songe pas que le meilleur conseil serait de les inciter à réfléchir quelque peu sur le langage.* »

L'AFL s'efforce d'amener la communauté éducative à reconsidérer la nature de l'acte de lire et propose une autre démarche pédagogique. Vers la fin des années 80, Jean Hébrard réagit au débat : *Déscolariser la lecture pour faire mieux lire (...) Voilà qui ouvre une brèche décisive dans la forteresse scolaire et laisse augurer un renversement de situation. L'idée commence à germer chez certains (bibliothécaires, mais les enseignants ne sont pas en reste) que l'accès à la lecture, apprentissage compris, pourrait bien relever non de l'école, mais de la bibliothèque, parce qu'elle est un outil qui est aussi un environnement.* Et l'AFL propose alors de réfléchir à des politiques territoriales éducatives et culturelles. L'action restera militante. Edwy Plenel prévient : *"Votre faiblesse, c'est la déscolarisation. Comment imaginer que l'école ait pu s'instaurer uniquement par contrainte ? Elle a aussi répondu à des vœux. Il faut donc analyser toutes les contradic-*

tions qui ont présidé à sa naissance, se livrer en quelque sorte à une critique de la critique de l'école. (...) À mon avis, il existe un levier : ce sont les enseignants. Je les joue contre la déscolarisation."

C'est au niveau des milieux culturels que la réflexion sera poussée. Jean Gattegno, Directeur du Livre et de la Lecture au Ministère de la Culture et de la Communication a demandé à Bernard Pingaud d'établir un nouveau rapport pour "étudier la possibilité et les conditions du lancement d'un ambitieux programme national de développement de la lecture, programme dont le principe serait de rechercher les méthodes permettant le renforcement de l'efficacité des équipements et des actions existants".

Dans ce nouveau rapport, intitulé "Le droit de lire. Pour une politique coordonnée du développement de la lecture, l'AFL n'a pas été oubliée. Ses travaux sont cités, l'idée des Villes-Lecture est reprise, les propositions pour une politique de lecture sont adoptées. Tout cela restera quasiment sans suite. Bernard Pingaud calera sur le concept de déscolarisation de la lecture : *"L'idée est malheureuse dans la mesure où elle pourrait donner à croire que la lecture est une affaire trop grave pour la laisser aux mains des instituteurs."*

Le débat persiste encore un peu mais avec de la désillusion du poisson d'avril. Lucie Desailly, dans le numéro 5 de la revue Argos, rappelle qu'il y a toujours eu souci officiel de lier enseignement de la lecture et diffusion du livre mais la jonction ne s'est pas faite entre souci scolaire et souci culturel. (...) D'où le rôle déterminant des BCD et des CDI qui se doivent de "ne pas larguer les amarres

Michel Piriou

LE VOL DU PAPANGUE

C'est une île dans l'océan indien, si loin, si proche de la métropole. Trois volcans y ont dessiné pour longtemps les cirques vertigineux qui caractérisent la Réunion.

Je ne poursuivrai pas cette introduction digne d'un prospectus d'un office de tourisme. Je parlerai plutôt d'une expérience pédagogique sur la Lecture qu'aucun autre lieu ne m'aura permis de voir naître...et réussir.

J'épargne au lecteur le jargon des institutions dont je me suis libéré en battant en retraite. Plus d'acteurs, de locuteurs, d'apprenants, de dysglossie, de projet, d'évaluation sommative, de diagnostic et ce néo discours sur l'impact, le changement de référentiel, l'indispensable mise à jour du logiciel.

Non, rien de ce verbiage de mandarin inventé pour noyer, étouffer le néophyte. La simplicité du constat, l'authenticité de la volonté pour remédier, le désir de réussir ensemble.

Le constat : une population encore majoritairement illettrée, des plus anciens aux plus jeunes et cela malgré moult plans de lutte contre l'illettrisme (aujourd'hui de « prévention de l'illettrisme » et même de « stratégie de littératie »). Des élèves quittant le collège en grande difficulté de lecture et d'écriture, « élèves à besoins particuliers » dont le nombre croissant se répercute au niveau du Lycée, professionnel surtout. La suspicion de l'origine des difficultés venant de ce partage de deux langues maternelles, le créole réunionnais et le français régional.

Face à ce problème dont les répercussions sociales sont importantes, en matière de chômage des jeunes surtout, la volonté d'un groupe d'enseignants réunionnais d'un Lycée Professionnel a permis de créer une structure adaptée pour travailler sur la maîtrise de la langue, voire des langues.

C'est ainsi, que pendant trois années, avec la même classe (un effectif de 15 à 18 élèves) ces professeurs ont mis en place ce que nous avions décidé d'appeler « l'école marron » (Lékol Maron) en hommage à ces esclaves enfuis se cacher sur les Hauts pour échapper à la violence coloniale.

La démarche s'inspirait aussi de ce lieu d'apprentissage « hors les murs », où toutes les

démarches ont pu être utilisées pour faciliter la lecture, l'expression, l'écrit et ce, dans les deux langues en utilisant un maximum de ressources locales. A travers les Arts graphiques, le spectacle vivant, mais aussi la fabrication d'outils fonctionnels, de décors, mettant en valeur la responsabilité individuelle dans la solidarité du groupe. Et en créant le plus possible de situations variées et authentiques de Lecture.

Fiers d'eux, valorisés, par deux fois ces élèves ont participé au concours national « Dis-moi dix mots ». Par deux fois ils ont gagné le prix du meilleur Lycée Professionnel et ont reçu ces prix sous les ors de la coupole, à l'Académie Française !

Comment expliquer cette réussite ? Comment expliquer que ces jeunes adolescents -garçons et filles- ont pu trouver les ressources mentales et langagières pour -comme cette année- explorer la vie et l'œuvre de Rimbaud jusque dans son terrier africain ? Et réaliser en hommage à ce jeune poète emblématique de la création elle-même, une œuvre reconnue au niveau national ?

Rien de magique dans tout cela. Le « je est un autre » a bien fonctionné dans ce processus. En dehors de l'école, « en marronnage », ces jeunes aidés par des adultes à travers lesquels ils se reconnaissaient, ont compris ce qu'aucune règle théorique ressassée ne peut apprendre : le désir de savoir.

Pour ces jeunes ce fut une réussite. Pour les autres ? Rien n'est transmissible sans le souffle initial. Mais on peut imaginer qu'un cadre nouveau-rimbaldien -?- permette aux élèves de voir s'agrandir « le champs des possibles » dans lequel ils trouveront leur propre chemin.

A la Réunion, je sais à présent que certains sont parvenus à frayer à travers une forêt primaire un parcours de réussite qui est loin d'être secondaire.

Et par-dessus les tamarins et les filaos, j'imaginerai voler à nouveau ce rapace emblématique de la liberté, le Papangue.

André Rettig

LE VOL DU PAPANGUE

